



L'Église, épouse du Christ

H. U. von Balthasar, *Le Complexe anti-Romain*, pp. 211-215

Prenons Augustin au mot : admettons que le ministère ecclésiastique est fondé dans la sphère de l'Église vraiment sainte, véritablement immaculée, authentiquement aimante qui englobe tout : que c'est là sa place héréditaire. (On se méprendrait complètement sur la nature de cette sphère en n'y voyant rien de plus que le « sacerdoce commun des fidèles ».) L'Église ne revendique pas cette place, car c'est la sphère du pur désintéressement, de l'abandon, de la docilité, et la pensée d'une prétention quelconque ne peut même pas l'effleurer ; d'ailleurs, la fonction nettement masculine du ministère ne lui convient aucunement. Cependant, toujours selon Augustin, ce ministère ne se situe pas dans une avant-dernière sphère purement « structurelle », le Christ lui-même l'institue, par un acte caractéristique, au sein de cette sphère suprême qu'il devra représenter efficacement et administrer au bénéfice des croyants. Dès lors surgit une question inévitable : qu'est donc, qui est donc cette sphère englobante ? L'histoire nous apprend qu'elle est biblique, présente dans l'Ancien et le Nouveau Testament. L'usage antique de penser en images, usage en vigueur chez les Pères et jusqu'au Moyen Âge (avec des ramifications prolongées jusqu'à l'époque baroque), nous la présente comme la sphère de la féminité dans ses expressions fondamentales : vierge, épouse, mère ; le monde des ministères, par contre, se distingue par un caractère spécifiquement masculin. Reste à savoir si cette idée conserve quelque vitalité de nos jours ; si cette sphère englobante, jadis spontanément désignée par les deux mots « Maria-Ecclesia », que chacun faisait sienne dans une vue d'ensemble, ne se décomposera pas sous l'action inexorable des interrogations théologiques, au point de n'en lais-

ser subsister que des fragments dans la conscience vivante des chrétiens modernes. Chacun peut en faire l'expérience lui-même en s'interrogeant sur les trois formes sous lesquelles se présente la féminité.

Pouvons-nous encore faire nôtre l'idéal d'une Église

- dans sa qualité de femme parfaite, de seconde Ève conforme au nouvel Adam, bien plus : sortie de (la « blessure » de) son côté ;

- puis dans celle de la vierge paradisiaque qui ne cesse pas d'être vierge dans son union au Christ et dans la fécondité qu'il lui confère, celle qui a « virginisé » spirituellement tous ceux qui lui appartiennent comme le dit Origène après l'Apocalypse (14, 4) ;

- enfin, la considérer comme l'original de la mère qui porte, met au monde et éduque ?

Ces trois aspects, les Pères de l'Église les ont médités tous et chacun en détail et les ont entrelacés dans un symbolisme très riche. La question est grave ; une Église dépouillée de cette sphère englobante risque de se dégrader automatiquement pour devenir nettement sociologique, ou du moins de donner prise aux assauts de ce genre, plus qu'à l'époque où prévalait l'ancienne vision de l'Église « dans le mystère ». Tant que cette vision restait déterminante, la sphère féminine plus vaste soulignait toujours le caractère relatif de l'élément clérical, y compris l'élément central romain, où l'aspect officiel s'affirmait si énergiquement, surtout à partir de Grégoire VII. Admettons-le : contrebalancer « Pierre » par « Maria-Ecclesia » est une entreprise concernant la vie intime de l'Église catholique (abstraction faite de l'Église orthodoxe), et les communautés ecclésiales de la Réforme la prendront sans doute pour une tentative de chasser le diable par Beelzéboul. Certains protestants ont d'ailleurs fait remarquer, non sans malice, que ce n'est pas un hasard que ce soient les mêmes papes (Pie IX et Pie XII) qui ont insisté à la fois sur le rôle de Pierre et sur celui de Marie. Que cela ne nous trouble pas : ce qui importe avant tout, c'est de comprendre, dans la mesure du possible, la *Catholica* dans toute sa pureté et dans toute son étendue, telle qu'elle-même s'est à bon droit comprise objectivement et même historiquement (sans tenir compte de toutes les branches séparées) et telle qu'elle doit encore se comprendre aujourd'hui.

En supposant que l'image de la féminité est le signe distinctif de la sphère englobante qu'est l'Église, une chose devient évidente : selon la Bible (et conformément à l'anthropologie générale), l'être féminin est disposé pour concevoir de l'homme, afin d'être capable d'agir efficacement sur ce qu'il a reçu ; il s'ensuit que la féminité ecclésiale enveloppante, tout comme le ministère masculin qui y est ancré, tend spontanément au-delà d'elle-même vers l'instance qui donne par grâce : Jésus Christ, par la médiation duquel la vie trinitaire est communiquée à l'Église et à ses enfants. Si l'Église dans son ensemble se caractérise par la féminité et si le ministère masculin



est ancré primitivement dans cette sphère, un double danger est écarté d'un coup¹ : premièrement, que l'Église se transforme en une réalité qui se suffirait à elle-même et s'introduirait comme « étape intermédiaire » entre le Christ et le croyant : elle demeure alors avant tout un sein ouvert et apprend à l'homme à partager en elle cette ouverture ; ensuite, que le clergé se juxtapose dans sa paternité à l'autorité paternelle de Dieu, au lieu de voir dans l'exercice de cette autorité un pur service² une simple transmission de la seule autorité divine. Et s'il est vrai que le sein de l'Église reçoit une semence non pas corruptible, mais incorruptible... vivante et permanente (1 P 1, 23) et cela de la propre volonté de Dieu par la parole de vérité (Jc 1, 18), alors est exclue, tant de la part du giron maternel de l'Église que du ministère paternel qui s'y enracine, toute prétention à gérer cette semence de Dieu qui est sa Parole et l'Évangile (1 P 1, 25) comme un don reçu une fois pour toutes, au lieu de l'accueillir en demeurant sans cesse ouvert et réceptif.

Enfin, l'enracinement du ministère paternel au sein de la maternité de l'Église est bien marqué³ dans l'attitude de Paul : il sait parfaitement agir en qualité de père avec ses communautés (1 Co 4, 15 s) qu'il a engendrées par l'Évangile et auxquelles il s'adresse comme à ses enfants (2 Co 6, 13), nous vous avons exhortés, encouragés et adjurés (1 Th 2, 10-12) ; mais cet apôtre qu'on traite de misogynne se sert de préférence d'images féminines : il se réclame du titre de mère qui souffre les douleurs de l'enfantement (Ga 4, 19) pour ses enfants, et ceux qu'il a mis au monde il les réchauffe sur son sein... prêt à leur livrer sa propre vie (1 Th 2, 7-8). Lorsqu'il oppose le rôle du père à celui d'un simple pédagogue, nous comprenons qu'il s'agit beaucoup plus que d'une simple image. Dans le domaine de l'Évangile, engendrer spirituellement et mettre au monde sont des réalités qui s'enracinent dans les profondeurs du mystère de la naissance divine (Jn 1, 13 ; 3, 3-5 ; Jc 1, 18 ; (p. 215) 1 P 1, 3.23-25 ; 1 Jn 3, 9), l'écho s'en répercute depuis les premiers Pères de l'Église jusqu'au Moyen Âge. Il faut y rattacher étroitement l'image de la « Mère Église » qui conçoit, porte, met au monde et soigne : « Tous les jours l'Église donne naissance au Christ par la foi dans les cœurs de ceux qui l'écoutent », nous dit Albert le Grand après d'innombrables auteurs .

1 Cf. H. DE LUBAC, *Les Églises particulières dans l'Église universelle*, Aubier, 1971, pp. 155-209 ; L. BOUYER, *L'Église de Dieu*, Cerf, 1970, pp. 317-318 ; du même, *Le Trône de la Sagesse, Essai sur la signification du Culte marial*, Cerf, 1957, passim.

2 *Lumen Gentium*, chap. 3, n°24, avec les textes du Nouveau Testament sur la « diaconia » ministérielle.

3 Ce disant, nous n'entendons pas nous ranger à l'avis de SCHEEBEN (*Die Mysterien des Christentums*, 1865, § 79, p. 524 s) qui met la maternité de l'Église au même rang que le sacerdoce ministériel (Trad. A. KERKVOORDE, *Les mystère du chistianisme*, DDB, 1947, pp. 548-553).

